

Jean-Claude Mourlevat : Les mots qui réveillent



La passerine. ill. P. Déom, *La Hulotte*, n°51

par **Claude Ganiayre**

À partir d'une lecture de *La Rivière à l'envers* et de *Hannah*, puis de *La Ballade de Cornebique*, Claude Ganiayre souligne les parentés qui unissent ces romans au conte et à la fable. Elle montre comment ils résonnent de l'écho de récits mythiques et de musique pour donner vie à un univers original.

« Il y avait dans une oasis du désert un homme qui ne possédait rien. Le soir, il s'asseyait sur la dune et regardait les étoiles monter dans le ciel. Il faisait couler le sable entre ses doigts et se disait : " Un jour, je serai sable moi-même. En attendant, profitons de l'air qui entre dans mes poumons quand je respire ; profitons de cette eau fraîche qui coule dans ma gorge ; et profitons de cette poignée de dattes si douces et si sucrées... " »

Alors peut commencer le conte de *L'Homme qui ne possédait rien*, à la fois conte merveilleux et leçon de sagesse où l'on reconnaît la plume de Mourlevat.

Que l'œuvre entière de Mourlevat soit nourrie de contes n'est certes pas une révélation. Ses deux derniers ouvrages témoignent encore dans des registres différents – léger (*La Prodigeuse aventure de Tillmann Ostergrimm*) ou grave (*Le Combat d'hiver*) – de cette dimension de son inspiration. Mais c'est à des ouvrages un peu plus anciens que je voudrais m'intéresser, ouvrages qui, me semble-t-il, adoptent la trame, les motifs et le propos du conte tout en nous offrant la vision originale du monde du conteur. Il s'agit



de *La Rivière à l'envers* et de sa suite en écho ou en miroir, *Hannah*.

Romans ou contes, des frontières indécises

Ces récits sont d'abord des romans d'aventures. Tomek, Hannah, quittent un horizon terne ou douloureux pour parcourir les chemins de l'aventure. Avant d'entreprendre son voyage, Tomek consulte « les quelques livres d'aventures qu'il aimait... et son préféré, *Robinson Crusoë* ».

Les héros partent avec un mince bagage et reviendront « les mains vides » – ou presque – à leur point de départ après un voyage circulaire où ils auront affronté les plus grands risques. La construction même des récits est celle des romans d'aventures. À chaque étape du voyage, Tomek entendra le récit d'une nouvelle aventure, celle de Marie, la joyeuse passeuse de mémoire, celle d'Hannah, de Bastibalagom. Ainsi s'emboîtent les récits dans le récit selon une tradition héritée de la geste du Roi Arthur ou de *l'Odyssée* d'Homère. Car l'aventure c'est aussi, c'est peut-être avant tout, l'aventure racontée. Ainsi Tomek : « Mon Dieu, songea-t-il avant de s'endormir, quel étrange voyage je suis en train de faire ! et comment pourrai-je raconter tout cela quand je serai de retour ? » Quant à Hannah, son aventure se présente sous la forme d'un récit offert à Tomek : « Tu m'as demandé souvent où j'étais pendant tout ce temps, ce que je faisais. Le moment est venu de te le raconter. »

En vérité cette aventure est aussi un voyage initiatique qui présente bien des aspects du conte : intemporalité, paysages symboliques, épisodes merveilleux, épreuves dans l'accomplissement de la quête.

En effet si la question du temps, nous le verrons, est bien au cœur du récit, les événements se déroulent dans une époque indéterminée. Le prologue nous l'annonce « C'était autrefois... » et « En ces temps très anciens, on avait de la géographie une idée assez vague »... Les lieux parcourus par les héros sont d'abord des lieux symboliques : c'est la forêt des contes « cette forêt est la mère de toutes les forêts, c'est la plus ancienne et la plus grande », forêt aux troncs noirs, habitée par les monstrueux ours aveugles, représentation des terreurs obscures ; avec Hannah, nous parcourons le désert, un décor des *Mille et une nuits*, entre sable et ciel, lieu de silence et d'étranges rencontres. Avant d'atteindre la Montagne sacrée, il faudra encore à nos héros traverser l'Océan de tous les dangers, l'objet de la quête ne pouvant se trouver que dans un au-delà de l'univers familier. Au long du parcours quelques cités imaginaires accueillantes comme le pays des Parfumeurs ou l'Ile Inexistante, inquiétantes comme la ville désertée de Bai-Batan ou la Cité rêvée de Topka qui n'existe que dans un autre conte.

Du conte au mythe un parcours symbolique

« L'un des schémas mythiques fondamental, présent dans tous les contes qui racontent des voyages dans l'autre monde, des traversées, se trouve être le déni de la mort et le déni de l'irréversibilité du temps humain », écrit Nicole Belmont¹. Or c'est bien de cela qu'il est question dans *La Rivière à L'Envers*. En effet, le vaillant petit Tomek, Tomek le modeste, part accomplir la quête la plus ancienne de l'humanité, celle de l'immortalité, guidé dans cette entreprise

insensée par le souvenir ébloui d'une jolie demoiselle inconnue. Il s'agit pour nos deux héros de découvrir et de rapporter l'eau de la rivière Qjar « la rivière qui coule à l'envers et dont l'eau empêche de mourir. »

Née de l'Océan, la rivière Qjar remonte jusqu'à sa source, dans une fontaine sacrée dont l'eau transparente est insaisissable. Peut-être même n'existe-t-elle pas... Depuis Héraclite, la métaphore de l'eau du fleuve représente le cours inéluctable de la vie humaine. La rivière à l'envers est bien sûr une image de la réversibilité du temps et Hannah dont le nom peut se lire comme un palindrome rêve de remonter le temps et la rivière Qjar pour rapporter l'eau qui fait vivre et rendre immortelle sa passerine bleue.

Avant d'atteindre la source sacrée, nos deux héros vont devoir subir des épreuves et affronter la mort. C'est la forêt d'Oubli, plus redoutable que l'antique fleuve Léthé où s'abreuyaient les morts dans la mythologie grecque pour oublier leur vie sur terre. Le pouvoir de cette forêt est de faire oublier immédiatement ceux qui y entrent. « La forêt les avale tout entiers, et avec eux le souvenir qu'on en a ». La traversée de cette forêt est comme un passage dans le néant. Ce thème de l'oubli qui tend à réduire les êtres au néant et de la mémoire qui leur redonne force et vie nous le retrouverons dans *Le Combat d'hiver*.

Une autre épreuve sera la séduction du champ de fleurs qui enivrent et endorment leurs victimes d'un sommeil « frère de la mort », si un charme ne vient les réveiller. On pense aux compagnons d'Ulysse enivrés par la fleur de lotus au pays des Lotophages.

La dernière épreuve, la plus redoutable sera pour Tomek la rencontre avec la

Sphinge et l'énigme mortelle : « Devine ou meurs ». Dans un paysage de fin du monde (Océan noir comme l'eau du Styx, ciel couronné par un arc-en-ciel noir) une vieille femme nue mi-Gorgone mi-sorcière, image repoussante de la vieillesse ou de la mort, tente de terrifier Tomek. Sa victoire le qualifie pour accomplir sa quête.

Le temps, la mémoire et l'oubli sont ainsi inscrits dans le récit. Au bout du « conte », nos voyageurs ne boiront pas l'eau qui rend immortel. Ils ne pourront en remplir leur gourde. Une goutte leur sera accordée, précieusement réservée à la petite passerine bleue d'Hannah qui ainsi pourra « siffler son premier chant d'éternité ».

Merveilleuse sagesse du conte. L'ordre est rétabli. La rivière Qjar a cessé de couler à l'envers.

Seul le chant peut être éternel.

Seul reste le parfum d'une belle aventure.

Si ma lecture s'est ainsi promenée parmi les mythes grecs, si j'ai cru reconnaître une petite *Odyssée* dans le parcours de Tomek, bien d'autres lectures sont possibles.

En effet le charme de l'écriture de Mourlevat réside dans la multiplicité de ses sources, dans ce vaste réservoir de contes et de mythes où puise son imagination et dans leur interprétation. Dans *La Rivière à L'Envers* et *Hannah*, le mythe de la quête de l'immortalité est traité à hauteur d'enfance, par la modestie et la fragilité des deux héros confrontés à cet immense projet, par l'objet même de la quête, rendre immortel un minuscule oiseau familier.

Sur leur chemin, des personnages à l'allure enfantine, comme Marie la veuve fidèle mais joyeuse qui chantonne une

comptine rassurante, en compagnie de son âne, Cadichon (tiens ?), comme les accueillants Parfumeurs, tous petits et ronds, amateurs de crêpes et géniaux inventeurs. L'image même du paradis retrouvé au bord de la rivière Qjar devient une merveilleuse aire de jeu où toutes les sensations se conjuguent pour créer un plaisir pur, où tous les éléments de la nature semblent réconciliés, où les arbres portent des « écureuils-fruits ». Car Mourlevat le poète invente des mots, des noms, des images. Il associe sons et couleurs dans des évocations éblouissantes ou cauchemardesques et sait donner une forme nouvelle aux songes. Poète, il croit comme les Parfumeurs qu'un mot a le pouvoir de réveiller chacun de nous et de lui rendre le goût de la vie. Poète et musicien il donne le dernier mot au chant de la passerine.

À la fin du récit, y a-t-il quelque message ?

Dans son beau roman *Le Combat d'hiver*, Mourlevat crée auprès de ses héros un personnage de « consoleuse » :

« Elle n'expliquait jamais ce qu'il fallait faire ou non dans la vie, elle se contentait de raconter ».

Que peut-on lire dans les méandres du conte ?

Une leçon de vie à mesure humaine, où les chagrins sont inévitables mais où « la tristesse est impolie », où la pire trahison serait l'oubli de ceux qu'on a aimés, où l'on doit savoir poursuivre ses rêves, où l'humour est une forme de courage, où la vie enfin est pleine de fantaisie et de surprises heureuses.

1. Poétique du conte, Gallimard NRF, 1999.